Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 8 (1887)
Heft: 12

Artikel: Correspondance
Autor: Demaffey, A. / Chatelain, Héli / Jeanmairet, J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-133136

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

comités dans les villes de la Gambie, à Sierra-Léone, à Cape-Coast-Castle, à Accra, à Bonny, dans les autres villes du Niger, partout dans les territoires du protectorat britannique. Que les villes placées sous la protection d'autres gouvernements, fassent de même ; prenez en mains cette cause avec zèle et avec prière. »

Il nous semble difficile que les efforts réunis des noirs eux-mêmes et de leurs amis d'Angleterre ne finissent pas par avoir raison des répugnances du gouvernement britannique, à sacrifier des ressources budgétaires prélevées sur la santé physique et morale des indigènes ; et nous répéterons ce que nous disions, il y a déjà plusieurs mois, nous ne cesserons de réclamer contre le mal que fait aux natifs la liberté illimitée de l'importation des spiritueux dans les ports africains. Si les gouvernements particuliers ne veulent pas s'entendre, pour prendre les mesures que réclame la préservation des intérêts des indigènes, et pour régler par des conventions spéciales l'importation des liqueurs fortes dans leurs territoires respectifs, que l'Angleterre commence seule. A elle sera la gloire, comme elle a eu l'honneur d'ouvrir la voie pour l'abolition de la traite sur mer.

CORRESPONDANCE

Lettre de Tati, de M. A. Demaffey, ingénieur des mines.

Tati, 15 septembre 1887.

Cher Monsieur,

Je viens de passer quatre semaines à examiner la région aurifère comprise entre les rivières Shasha et Ramakabane. Elle est fort intéressante. J'aurais désiré faire aussi une excursion dans le nord, mais je suis obligé de retourner à Prétoria ; peut-être reviendrai-je au pays des Ma-Tébélé l'an prochain.

J'ai préparé quelques notes à votre intention. Je vous les adresserai de Prétoria, avec mon itinéraire. — Je suis venu par la route qui passe à Mangwato (Shoshong) ; mais comme l'eau est très rare en cette saison entre Mangwato et Tati, je prends pour le retour une autre route. Je descendrai la rivière Shasha, en suivant la rive droite, jusqu'au Limpopo, puis remonterai la rive gauche de ce fleuve jusqu'à la Matlabas-River. De là, je me dirigerai droit sur Prétoria, par la route que j'ai déjà parcourue.

J'aurais voulu passer par Marabastadt, mais on m'a dissuadé de prendre cette route parce que la tsétsé est en assez grand nombre entre le Limpopo et Marabastadt. Je vous adresse ces lignes par un courrier cafre qui fait, tous les quinze jours, le service entre Tati et Prétoria.

A. Demaffey.

Lettre de Dondo, de M. H. Châtelain.

Dondo, 8 octobre 1887.

Cher Monsieur,

Si je ne me trompe, ma dernière vous a déjà annoncé mon départ probable de Malangé pour les premiers jours de septembre.

Après être allé à pied les 30 et 31 août, à 20 kilomètres à l'est de Malangé, faire mes adieux à mes collègues de Quissol, je pus organiser mes six porteurs, régler mes comptes et prendre congé de mes amis, à temps pour me mettre en marche le 2 septembre à 3 heures de l'après-midi.

L'imminence des pluies, annoncées depuis quelques jours par de fréquents éclairs, des grondements de tonnerre et quelques douces bruines, me fit précipiter mon départ et ne me permit pas de faire les excursions que je m'étais promises autour de Malangé.

Six mois auparavant j'étais venu de Poungo-Andongo par le sentier ordinaire, qui, formant un arc vers le nord, traverse de nombreux villages et *fundos* (camps et marchés) et offre plus de commodités ; cette fois-ci je m'éloignai de Malangé par celui qui, inclinant vers le sud, touche la Quanza aux rapides de Caballo, et qui, vu la rareté des vivres et l'abondance des forêts, est un objet de terreur pour les porteurs, qui ne s'y aventurent qu'à contre-cœur. C'est pourtant la route la plus ancienne, celle que suivit Livingstone en retournant à la côte orientale.

Comme je m'avançais seul, le bourdon à la main, à travers le *ritutu* (bois) clairsemé de la rive gauche de la Malangé, je fus frappé de la différence du paysage entre les deux saisons. Alors, au commencement des secondes pluies, l'herbe, pleine de sève, se dressait haute et fraîche, et rappelait d'immenses champs d'orge aux ondes verdoyantes ; aujourd'hui, à la veille des premières pluies, jaunie par la sécheresse, si elle rappelle parfois des champs de blé dorés, le plus souvent, brûlée par les feux de prairie, elle couvre la terre d'un manteau tantôt noir et tantôt gris, mais toujours triste ; alors, les arbres étaient revêtus d'un feuillage touffu aux mille nuances ; aujourd'hui, réduits à leur squelette, ils n'offrent que l'image de la mort, ou bien ils poussent timidement de tendres feuilles, qui par leurs étranges couleurs, ressemblent plutôt à des fleurs ; alors, les cours d'eau présentaient un filet plus ou moins large ; aujourd'hui, leur lit desséché ne se reconnaît que par la haute *Kitété* qui le remplit, ou par de maigres flaques d'eau stagnante, dont la couleur laiteuse ou verte n'a rien d'attrayant ; l'atmosphère même semblait alors, par sa limpidité, rapprocher monts et vallées, tandis qu'aujourd'hui, chargée de fumée et d'une poussière impalpable, elle semble les éloigner et produit dans les yeux une démangeaison insupportable. Telle est l'impression première et générale. Mais, si le tableau présent a ses ombres, il ne tarde pas à offrir à l'observateur maints points lumineux. Les fleurs que la végétation exubérante de la *moula* (saison des pluies) semblait étouffer, prennent leur revanche au *kichibu* (saison de la sécheresse) ; elles surgissent en tous lieux, d'un

sol aride, avides de lumière et de douces rosées. Dans les *halala* (endroits brûlés), elles forment même de vastes tapis, presque toujours unicolores, blancs, bleus, pourpres, cramoisis, écarlates, jaunes ou violets, d'une beauté ravissante.

Quelques arbres, aussi chargés maintenant de fleurs qu'ils le seront plus tard de feuillage, présentent d'énormes bouquets autour desquels voltigent les colibris chatoyants et les papillons en quête de nectar. Toute cette vie au sein de la mort produit une émotion que nos paysages d'Europe n'éveillent jamais.

Mais il est temps que je sorte des bois. Toujours longeant les papyrus de la Malangé, je me trouve, au soleil couchant, dans les hautes herbes jaunes de Vula-Ngombé, en face de l'embouchure de la Kula Muchitu, et en présence de la plantation de cannes à sucre et de la distillerie de M. Manuel Sodré, mulâtre, qui m'invite aimablement à passer la nuit chez lui. Vula-Ngombé a reçu son nom de l'abondance des bestiaux qui le caractérise. Son nom plus ancien de Kafundanga rappelle qu'il y a plus de trente ans cet endroit servait de rendez-vous aux brigands Malangué, qui faisaient ici la distribution de poudre, avant de se disséminer le long de la route pour épier et piller les traînards et les caravanes mal armées. Les oncles de mon hôte, domiciliés à Kuba-Muchitu, et leurs amis Garcia, chef de Duque de Bragança d'un côté, et le colonel Pirès de Poungo-Andongo de l'autre, réussirent à réprimer ces brigandages par la force.

Le matin du 3, j'avais devant moi le choix entre la route qui passe par Kahombo (où les dernières traces de la fameuse colonie Espérança ont disparu), Kibinda et Kimbanda sur la Quanza, et celle plus ancienne et plus courte, qui va en ligne droite au Lombé, où elle rejoint la première. Je choisis la dernière, donnai une poignée de main à mon hôte, et pressant le pas de mes porteurs je me trouvai bientôt seul avec eux en pleine nature. De 7 à 11 heures nous traversâmes un plateau légèrement ondulé et presque désert où nous perdîmes complètement de vue la Malangé, puis nous entrâmes dans la forêt jusqu'au village du Soba Mulumba (Songo), où nous fîmes halte pour déjeuner.

La montagne au nord s'appelle Kiria Hasa. La population est composée de Madongo et de quelques colonies d'Ambaquistes.

Au nord-ouest, mais trop loin pour moi, on trouve les fameuses grottes du Kakolo Kahombo, dont personne n'a encore parcouru tout le labyrinthe.

Après un court repos nous repartons et arrivons bientôt à la lisière de la forêt, et nous passons la nuit dans un village écarté de la route tout près de la Lombé. Notre site s'appelle Kaluhia et appartient à un noir qui vint tout jeune encore de Baïloundo. Les huttes sont entourées d'une forte palissade faite de troncs d'arbre. Le maître de céans, à la taille gigantesque, me donne une forte poignée de main, m'offre de la bière de maïs, que je décline, puis me conduit à la maison d'une femme, mon *agasalho* (logement) pour la nuit. Pour de bonnes raisons je préfère dormir à la belle étoile, ce dont il ne s'offense pas. A peine endormi, de grands cris, de terreur d'abord, puis de triomphe et de joie, me réveillent en sursaut. A quelques pas de moi un jeune homme venait de tuer un serpent de 4 à 5 pieds de longueur.

Je me le fais apporter et l'examine à la lumière d'une chandelle. Le jeune homme est un esclave originaire de la Lunda, et manie très habilement son arc et sa flèche au fer en forme de croissant. Il ne veut me les céder à aucun prix. C'est mon gagne-pain, dit-il.

Le 4, je vais en me promenant jusqu'au village de Kariamba, beau-frère de mon ami Sodré, qui se trouve de l'autre côté des eaux dormantes de la Lombé et j'y passe le dimanche. Cet endroit est aussi connu sous le nom de Lombe do Piri du nom de son fondateur le colonel Pirès. Ce fut lui qui y planta les palmiers, les cocotiers, les *cajueiros,* les orangers et les *jamboeiros*, qui en font une oasis au sein de la forêt vierge. Les fondements de la maison de mon hôte furent aussi posés par le colonel. Ce lieu était un des grands marchés des esclaves, qui lui venaient de l'autre côté de la Quanza et du Baïloundo. D'ici à Poungo-Andongo la population est composée en grande partie des descendants de ces esclaves qui s'y mêlent aux Ngolas, aux Hakus et aux Songos. Les Ambaquistes n'ont pas encore passé de ce côté-ci de la Lombé. De la maison la vue s'étend par-dessus le Muchitu de la Lombé et celui de la Quanza, jusqu'aux collines onduleuses de l'autre rive où les lions ne sont pas rares. Le soir, leurs rugissements se font entendre jusqu'ici. Parfois ils traversent la Quanza à la nage et remontant le Mufitu de la Lombé, viennent se régaler d'une génisse ou d'un bœuf. A quelques pas de l'endroit où je venais de passer la nuit, le cousin de Kariamba avait tué quelques jours auparavant un léopard, qui lui avait dévoré un jeune taureau. Les léopards sont très nombreux dans ces bois, ainsi que toute espèce de gibier. Le village de mon hôte est bâti dans le style du Bihé.

Le 5, dès le matin, je rentre dans le grand sentier venant de Kimbanda, et le sol rocheux ne tarde pas à attirer mon attention. C'est le même conglomérat qu'à Poungo-Andongo, et les traces évidentes d'un fort courant d'eau que le roc offre à chaque pas, font supposer que la Quanza qui serpente là-bas à 4 ou 5 kilom. de distance passait jadis par ici. Une vieille mâchoire d'hippopotame au bord du chemin semble confirmer cette hypothèse. A droite d'énormes blocs erratiques me font sortir de ma route. La plaine que je traverse pour y arriver, parsemée de termitières, ressemble à s'y méprendre au cimetière d'une grande ville. Les rochers de Munganguia sont extrêmement curieux. Du sommet de l'un d'eux descend un mince filet d'eau, qui, gonflé par les pluies, doit former une jolie cascade. Un autre de forme sphérique et d'une trentaine de mètres de diamètre, est fendu par le milieu, en sorte qu'il serait facile de l'escalader en s'appuyant sur les parois intérieures des deux moitiés.

Nous rejoignons notre route et nous longeons une plaine fertile qui, aux hautes eaux, doit être une lagune, et nous entrons à 9 heures dans le village de Muta Lukala, où je n'échange que peu de mots avec le soba ; le village a une apparence misérable ; son souverain tend la main pour mendier d'un ton lamentable un *mbende* (8 centimes). Ici se trouve la frontière des *concelhos* de Malangé et de Poungo-Andongo. Après avoir traversé une plaine d'une extrême fertilité, nous saluons la Quanza et son Muchitu toujours vert. La vue de nombreux palmiers

fait venir l'eau à la bouche à mes porteurs que la chaleur oppresse, et ils font retentir l'air de leurs cris : *Akua maluvu, akua maluvu !* (vendeurs de vin de palmier), mais en vain. Arrivés à une ouverture qui nous permet de nous rafraîchir dans la rivière nous faisons halte pour le déjeuner à 11 heures. Quelle tentation de se lancer dans ces ondes si claires et si fraîches ! mais les crocodiles gardent les abords du fleuve. La Quanza aussi grande et aussi belle qu'à Dondo, est bordée de la même végétation luxuriante. Après un repos délicieux de 2 ½ heures, nous nous remettons en route longeant la rivière. Au haut d'une rampe nous atteignons enfin Kabalo à 4 heures.

Je descends au bord du fleuve et en admire les rapides extraordinaires. Les eaux étant basses courent, sans trop de violence, entre les mille rochers qui en obstruent le cours, mais il ne faut qu'un peu d'imagination pour se représenter ce que doit être le mugissement des flots aux temps de la crue.

Le 6, départ à 7 heures. Le fleuve fait un détour à gauche ; nous nous enfonçons dans les bois, tantôt montant, tantôt descendant et passant quelques ruisseaux, qui, par extraordinaire, ont un peu d'eau. Au delà de la Mutula nous faisons halte et je m'en vais puiser de l'eau à la Quanza. Pour y arriver il faut, en certains endroits, ramper sous des plantes grimpantes si serrées qu'aucun rayon de soleil n'y peut pénétrer. Dans une clairière herbeuse je rencontre les empreintes profondes d'hippopotames qui s'y sont vautrés peu de temps auparavant. Cet endroit-ci est encore plus exposé que la Lombé aux incursions des lions, et, chose curieuse, ils préfèrent traverser la Quanza, alors qu'elle est le plus haute, en mars et avril. Nous continuons à marcher dans la forêt dépouillée qui ressemble d'une manière frappante à une forêt de hêtres au printemps et vers 3 heures nous rencontrons de nouveau, à gauche, des piliers de roche aux formes les plus fantastiques. Ils portent le nom du ruisseau qui en baigne le pied, le Mangué. A quelques pas un affleurement de roches m'arrête, car je crois y remarquer les empreintes de quelque chat sauvage ; mais quelle n'est pas ma surprise en me baissant de reconnaître une *kiela* [1] creusée dans le roc ; quelques grains même n'y manquent pas, comme si l'on venait d'y jouer. Les traces de gibier sont d'une fréquence incroyable. Les nombreuses ruches d'abeilles, faites d'écorce, prouvent que ces bois produisent aussi passablement de miel et de cire. Notre chemin suit désormais la direction nord-ouest ; nous approchons de Poungo. A la nuit tombante je me trouve installé dans une hutte hospitalière à Kalundu Ka Nzumbi. Quatre hommes du Haku s'y trouvent pour la vente de la chair d'un *sefu* ou *mulundu* (antilope énorme), qu'ils viennent de tuer à la chasse. Les hommes du village ont aussi été à la chasse, mais au lieu de frapper le *soko* qu'ils visaient, une balle a traversé la poitrine de l'un des leurs. Pour que je ne sache rien de l'accident, tous continuent leurs occupations, rient et s'amusent comme si

[1] La kiela est une planche de bois dur, ornée de quatre lignes de creux, espèce de damier africain, qui se joue avec des grains.

de rien n'était. Mais un cri de la femme du malheureux a suffi pour mettre mes porteurs au fait de l'histoire, et ceux-ci me pressent de saisir l'occasion pour extorquer une chèvre comme gage de notre silence.

Partant le 7 à 5 heures, je remarque quantité de pistes d'animaux sauvages empreintes sur le sable du sentier ; au bord du chemin se trouvent quelques pièges à loups. Le brouillard dure jusqu'à 7 ½ heures, où nous retrouvons, à notre droite, une colonnade de rochers qui se prolonge jusqu'à Longo, où nous arrivons à 8 ½ heures. Ces colonnes s'appellent Matari Ndanji ia Ngenda et continuent, sans interruption, jusqu'à Poungo où elles atteignent leurs plus grandes dimensions. Nous laissons à gauche Kahuhi, où le colonel Pirès avait sa résidence, et après avoir serré la main à l'un de ses petits-fils, j'escalade les rochers qui sont devant moi et arrive à notre station à temps pour déjeuner avec mon collègue.

Avant d'arriver au Sengué, je rencontrai au bord du chemin une autre *kiela* de pierre, cette fois en une plaque et brisée. Quelques tombes aussi nécessitent une mention spéciale. Pour honorer un ami défunt, les survivants ornent son tombeau de figurines qui le représentent dans ses occupations principales : une fois, à cheval sur son bœuf, une autre fois, assis avec un ami devant la kiela, buvant de la bière ; d'autres figurines montrent ses femmes pilant le *bombo* dans le mortier, plantant le maïs, bêchant les champs, etc. D'autres encore, représentent le gibier qu'il chassait : hippopotames, sangliers, cerfs, etc.

A Nhangué je ne m'arrêtai qu'un jour et demi pour noter l'extension des bâtiments, l'accroissement du bétail, le perfectionnement du beurre et régler quelques comptes, puis je me hâtai d'atteindre Dondo, terme de mon pèlerinage.

La beauté des montagnes entre Nhangué et Dondo est telle que je ne pouvais me lasser de les admirer. A la sortie du Kassoki, une montagne offre le profil du buste d'un énorme sphinx, sans qu'il y manque un seul trait essentiel.

A Camongua, au milieu de la plantation d'arbres fruitiers qui appartient à l'État, je rencontrai une troisième *kiela*, cette fois de nouveau creusée dans le roc, mais si ancienne que la moitié des trous étaient effacés.

Depuis mon arrivée à Dondo, j'ai fait une excursion pédestre au Lukalla et une autre à Kambullo et Cambambé. Qu'il me suffise de dire que la chute ou plutôt les rapides de Cambambé le cèdent en grandeur à ceux de Kaballo et que ceux-ci à leur tour sont inférieurs aux chutes de Nhangué.

Le courrier part et je n'ai plus que le temps de vous dire au plaisir de vous voir prochainement.

Héli Chatelain.

Lettre de Seshéké, de M. D. Jeanmairet.

Seshéké, Zambèse, 27 juin 1887.

Cher Monsieur,

Votre bonne lettre de septembre 1886 m'est parvenue par un wagon envoyé

par M. le Dr Holub et destiné à transporter ses collections laissées à Pandamatenga. Quant à nos journaux, ils sont encore dans ce dernier endroit.

Je vous ai parlé du départ de Mr et Mme Coillard, le 16 décembre 1886, pour la Vallée, où ils sont arrivés bien plus facilement que nous n'avions osé l'espérer. Depuis leur départ, la solitude s'est faite autour de nous. Moi-même, j'avais à quitter Seshéké le 18 décembre pour Kazoungoula, afin de faire traverser un wagon et son attelage. Déjà auparavant, presque toute la population de Seshéké s'était réfugiée à la campagne où elle est restée plus de 8 mois. Cette émigration a été d'abord motivée par les labours, mais ensuite elle a été prolongée pour des raisons politiques, les vieux chefs ne voulant pas subir l'autorité du jeune Morantsiane, très peu populaire à Seshéké. Bien souvent la position a été des plus tendues, à tel point que Morantsiane, ou Kaboukou, parlait de retourner à la Vallée. Il y eut de part et d'autre des messagers envoyés au roi, et aujourd'hui nous sommes, selon les apparences, rentrés dans le calme. De cet état de choses il est résulté que le village, pendant toute la saison des pluies, n'a eu que le principal chef pour habitant permanent, que nous nous sommes sentis bien seuls et n'avons pu fonder une école. Le dimanche même, nous n'avions que de faibles auditoires. Ces temps-ci, on rebâtit le village d'une manière définitive, aussi hier la congrégation était-elle nombreuse; les chefs nous ont promis qu'une fois le village rebâti, ils nous donneront leurs enfants à instruire.

Remarquez que l'école en question ne paraît concerner que les chefs. Nous sommes tristes de devoir dire que cela est vrai. Bon gré mal gré, nous sommes les missionnaires des chefs. Jamais on ne nous permettrait de fonder une école pour les esclaves. Le village est peuplé de jeunes gens et de jeunes filles que nous ne pouvons atteindre parce que ce sont des esclaves. Quand les enfants des chefs seront là, alors, leurs suivants pourront apprendre à l'ombre de leurs maîtres. Il en est de même pour les cultes, les chefs des deux sexes sont nos vrais auditeurs; qu'ils soient absents, le village fût-il très peuplé, nous ne verrions personne. A Sefoula, où une petite école est fondée, c'est proprement l'école de Litia, le fils du roi et de quelques fils de chefs; les autres élèves ne profitent de l'instruction que comme leurs suivants.

Nous regrettons aussi que la vie matérielle absorbe un temps considérable. Vivre à l'européenne dans un pays tel que celui-ci est difficile. Pour avoir une maison ordonnée avec des domestiques désordonnés, il faut une surveillance incessante. Le seul fait d'avoir à faire moudre notre farine dans des pilons de bois est un ouvrage considérable et il en est de même du reste. Les vaches que nous gardons afin d'avoir du lait augmentent beaucoup notre travail, car nos bergers sont négligents, les kraals doivent être réparés et, pour faire du feu, des gens peu consciencieux défont nos clôtures qui nous ont donné tant de peine.

Les grèves parmi nos garçons, les scènes qu'ils nous font ne facilitent guère notre tâche. Nous perdons ainsi un temps précieux, à vivre seulement. Il nous faudrait des lois fermes et observées pour changer cet état de choses, et même alors

nous aurions encore beaucoup à faire pour subvenir à tous nos besoins, et à ceux de nos garçons surtout.

Toute l'organisation politique de ce pays est défectueuse ; les chefs eux-mêmes, ne possédant en propre que leurs esclaves et leur bétail, ne peuvent prendre aucune initiative pour améliorer leur position. Le seul objet de commerce, l'ivoire, appartient en totalité au roi. C'est le roi qui distribue à tous les chefs poudre et munitions, jusqu'au moindre de leurs vêtements. C'est ainsi que nos chefs manquent quelquefois d'un morceau d'étoffe pour se ceindre les reins.

Les vivres que nous achetons procurent quelque bien-être aux vendeurs, mais, serait-ce assez pour donner une nouvelle impulsion à toute une nation ?

Tant que la propriété personnelle ne sera pas établie dans ce pays, il sera frappé de stérilité pour tout progrès. En outre, les plus intelligents, nous le voyons de nos yeux, ne peuvent faire un pas en avant sans s'attirer l'envie haineuse des autres. Sortir de l'ornière, c'est s'exposer à perdre la vie; telle est la réponse qu'on nous donne quand nous essayons d'en stimuler quelques-uns.

Les natifs pourraient bâtir mieux, cultiver mieux, sans beaucoup augmenter leurs peines; personne ne s'en soucie, car le progrès ne marche de pair qu'avec la sécurité. Voilà le spectacle de ce qu'on appelle une heureuse tribu dans son indépendance !

L'indépendance de nos Zambésiens, c'est la mort de toute individualité, l'absence de tout bien-être. Ce qu'a fait le roi des Belges au Congo est une œuvre de libéralité; et, je n'hésite pas à souhaiter que toute l'Afrique soit un jour sous la puissance de peuples chrétiens et humains. Les sauvages ne sont pas capables de se gouverner eux-mêmes, l'égoïsme tuant chez eux tout patriotisme. Que d'années nous allons perdre au Zambèse avant d'obtenir ce qu'un monarque européen a fait au point de vue de la civilisation au Congo ! La plupart de nos difficultés surgiront de cette mascarade du pouvoir chez nos indigènes.

Vous le voyez, nos Zambésiens sont très retardés, ils ne connaissent pas l'aisance, ne savent pas même rester au logis, mais ont la passion de courir le pays et de vivre souvent misérablement de fruits sauvages. Ici, à Seshéké, les esclaves ne cultivent pas même assez pour leur consommation; d'autres, peut-être, ne cultivent pas du tout. Je ne sais ce qui en est à la Vallée. Nous venons de recevoir de bonnes nouvelles de nos parents : Madame Coillard était complètement remise, après avoir été peu bien assez longtemps. Une école a été fondée et se maintient. Seuls les travaux de la station sont laborieux à cause de l'éloignement des matériaux. Quant à nos bœufs, ils ont presque tous péri. Nous sommes forcés de croire qu'ils ont été piqués par la tsétsé, dans les voyages d'ici à la Vallée, malgré toutes les précautions prises. Ces pertes successives nous mettent dans la plus grande perplexité et Dieu seul peut nous tirer d'une telle impasse. Quels terribles voyages que les nôtres! Dire que le voyage de Mangwato (Shoshong) à Kazoungoula est un jeu, en comparaison de la traversée du fleuve et du voyage de Kazoungoula à la Vallée, c'est faire toucher du doigt la plus grande de toutes nos difficultés. Nous maintenir dans le pays est pour nous

plus difficile que d'y être entrés! A vous, nos amis, de savoir si vous voulez, après Dieu, assurer le succès de cette œuvre. Quant à nous, nous chercherons à être dignes de votre confiance, mais nous ne pouvons pas faire plus que de nous donner nous-mêmes. Un fait réjouissant à signaler c'est que la fièvre n'est pas mauvaise, et que, bien qu'elle nous saisisse assez souvent, nous avons souffert plus sérieusement de mauvais rhumes. Ma-Bethuel seule a été gravement malade d'un dérangement d'entrailles, et notre petite Marguerite d'un catarrhe. Cette chère enfant se porte très bien maintenant et fait notre joie. Telles sont en résumé nos principales nouvelles; j'attends l'arrivée de nos wagons et de nos futurs collègues pour clôre cette lettre. Peut-être M. Coillard viendra-t-il à leur rencontre à Seshéké, ce qui serait pour nous une bien grande joie.

Kazoungoula, 1er septembre 1887.

Je viens de recevoir, par l'arrivée de nos amis le 20 août, votre bonne lettre du 9 avril 1887 avec maints numéros de *l'Afrique*. Recevez mes chaleureux remerciements. Nous avons fini la traversée le 30 août sans accident, M. Coillard était venu de la Vallée. MM. Dardier et Goy vont à la Vallée et M. et Mme Jalla à Seshéké. L'état du pays nous inquiète, mais nous sommes tous en bonne santé.

Je dois vous quitter car nous partons aujourd'hui pour Seshéké en bateau.

Ma femme, M. Coillard et moi, nous vous saluons bien affectueusement.

J. Jeanmairet.

BIBLIOGRAPHIE [1]

G. van Moorsel. Étude sur la législation de l'État indépendant du Congo. Bruxelles (Ferdinand Larcier), 1887, in-8°, 121 p. — Pendant que M. G. Moynier rédigeait, pour l'Institut de France, son mémoire sur *la fondation de l'État indépendant du Congo au point de vue juridique,* M. van Moorsel en étudiait la législation. Ces travaux de deux jurisconsultes aussi éminents qu'impartiaux se complètent et forment une base solide, qui permet de se rendre compte de la situation du nouvel État. Après un court exposé des phases diverses par lesquelles a passé l'œuvre entreprise par le roi Léopold II et quelques considérations sur l'Acte général de la Conférence de Berlin, dont il donne le texte complet, M. van Moorsel s'attache à analyser les dispositions législatives qui régissent l'État indépendant. Les éléments de son étude

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*